

Quand la télévision décode la photographie

Ça donne «Les 100 photos du siècle». Ou comment, par le biais de la petite histoire – celle des anonymes photographiés – une série de reportages de sept minutes revisite la grande Histoire: la guerre froide, la révolution cubaine, ou encore Mai 68. A voir dès jeudi sur TSR1.

Le visage est poupin. Le regard insolent. Il est dirigé contre un policier. C'est l'impertinence contre le pouvoir établi. Et c'est sans doute pour cela que cette très fameuse photo de Daniel Cohn-Bendit symbolise plus que toute autre Mai 68. Mieux: comme l'affirme si justement le préfet de police de l'époque, «une bonne photo peut valoir six thèses universitaires.» Or, qui voit-on sur la photo? Une histoire individuelle. Mais une histoire capable de rendre compte d'un vécu collectif. Revisiter ce qu'on appelle «la grande Histoire» en utilisant la petite histoire, c'est le parti pris de Marie-Monique Robin, journaliste de l'agence française Capa, et auteur d'une série d'envergure: «Les 100 photos du siècle».

La recette, à la base, est simple: vous prenez une photo qui a généralement marqué son époque – les Américains sur la lune, le débarquement en Normandie; vous en racontez les circonstances à l'aide de témoignages de personnes ayant un rapport direct avec; vous replacez la photo dans son contexte historique, et vous obtenez un reportage de sept minutes qui ne laisse pas – c'est rare – le téléspectateur frustré de n'avoir qu'effleuré le problème.

Des recherches parfois très longues

On dirait que c'est la mode: Annick Cojean a fait le même exercice dans *Le Monde* et vient de publier un livre (lire le *Same-di Littéraire* des 17-18 janvier). Mais les deux démarches sont complètement indépendantes. C'est en effet en 1993 que l'idée est venue à Marie-Monique Robin, lorsqu'elle a appris la présence à Cuba de Kim Phuc, la



Parmi «Les 100 photos du siècle», on trouve aussi celle du gardien du Mur de Berlin qui s'enfuit de l'Est vers l'Ouest, et qui a été prise en 1961.

PETER LEIBING/AGENCE CAPA/TSR

jeune Vietnamiennne brûlée au napalm.

Une idée simple donc. Mais pas simple à réaliser. D'abord parce que la plupart du temps, ce sont des inconnus, les héros d'un instant. Comment l'équipe de Marie-Monique Robin a-t-elle pu le retrouver, le soldat qui débarque en Normandie en 44? Et cette jeune fille, qui, la fleur devant son visage, nargue les fusils (c'était l'époque de la guerre du Vietnam)? «Tout dépend des cas, raconte-t-elle. Pour certains, nous avons mis des annonces dans les journaux. Pour d'autres, on a fait une enquête classique, en passant par la fa-

mille du photographe ou par celle du photographié.»

Car parmi les critères de sélection des photos, il y en a deux qui sont très importants pour que le reportage ait tout son sens: la possibilité de rencontrer les protagonistes de la photo (ou leurs descendants), et/ou le témoignage du photographe et de ses descendants. L'équipe fait tout pour. Par exemple, pour la jeune fille à la fleur (une Américaine), les recherches ont duré trois mois... «Finalement, on a réussi grâce à l'annuaire sur Internet», poursuit Marie-Monique Robin. Et si ça ne marche pas, tant pis, la photo ne fera pas

partie de la série. Ce sera peut-être le cas d'Einstein tirant la langue. «Le photographe est inconnu. On n'a pas d'autre indication.»

L'autre difficulté majeure de la série est sans conteste son coût. La journaliste, spécialiste de l'investigation jusqu'ici (lire ci-dessous), a découvert le monde des archives audiovisuelles et celui des droits d'auteur. «C'est incroyable ce que ça peut être cher», lance-t-elle encore soufflée. Par exemple, 4 secondes d'images, ça peut coûter 4000 francs suisses. Et puis, même si l'équipe essaie de regrouper les tournages, certaines destina-

tions ne sont pas bon marché. Dans de telles conditions, la coproduction est essentielle. «On n'a pas encore fini de trouver l'argent», affirme Marie-Monique Robin, soulignant la prise de risque financier de l'agence qui l'emploie.

Hommage aux photographes

Heureusement, la série n'est pas passée inaperçue parmi les professionnels de la télévision: certaines chaînes l'ont coproduite (c'est le cas d'Arte), d'autres l'ont achetée, comme la Télévision suisse romande, qui la diffusera la première dès jeudi dans *Temps présent*. Elle marquera le coup avec la photo du Che, la plus reproduite du monde. Ironie de l'histoire: le photographe n'a rien touché dessus...

Dans ce cas, c'est l'auteur de la photo qui est au cœur du sujet. Question de circonstances, mais aussi volonté de rendre hommage aux photographes: «Le XXe siècle, c'est le siècle de la photographie», rappelle Marie-Monique Robin.

Et il est fort possible que certaines photos aient pu renverser des situations – comme la photo des missiles soviétiques à Cuba, qui aurait permis d'éviter le conflit nucléaire Etats-Unis-URSS. Mais participer, à sa façon, à l'histoire collective, ne rend pas forcément fier. Écoutons cet ancien reporter, désormais photographe dans le showbiz: «On ne peut pas arrêter la folie du monde. J'ai essayé en témoignant, je n'y suis pas arrivé.»

Annick Jeanmairet

A partir de jeudi et désormais tous les jeudis jusqu'à l'an 2000, *Temps présent* diffuse «Les 100 photos du siècle» à la fin de l'émission. La série sera complétée par 10 photos qui ont marqué l'histoire suisse, selon la même démarche.

Les yeux de la journaliste

Peut-être vous souvenez-vous de la polémique autour d'un reportage intitulé «Voleurs d'organes». Réalisé par Marie-Monique Robin, il dénonçait les trafics d'organes en Colombie à travers l'exemple d'un petit garçon à qui on avait volé les yeux. Remarquable enquête qui a valu cinq prix à son auteur, dont le prestigieux Albert-Londres. Mais un an et demi après la diffusion du film, Marie-Monique Robin est accusée d'avoir payé la famille de l'enfant pour pouvoir raconter son histoire.

Une imposture de plus? Rappelons que la polémique a éclaté dans un contexte médiatico-télévisuel particulier. Une émission de France 2 avait mis en scène une vraie fausse interview de jeunes dans une banlieue. Sur TF1, PPDA avait soi-disant interviewé Fidel Castro.

Bref, la confiance vis-à-vis de l'information télévisée n'était pas à son point culminant. Conséquence: le Prix Albert-Londres est suspendu. Mais Marie-Monique Robin décide de se défendre. Ces accusations sont infondées, clame-t-elle. «Il y avait beaucoup d'intérêts derrière mon reportage», analyse-t-elle aujourd'hui. D'ailleurs, elle a écrit un livre pour le dire. Parallèlement, elle attaque en diffamation. Depuis, elle ne finit pas de gagner ses procès. Le problème, c'est que la presse en général ne s'y intéresse plus... Marie-Monique Robin n'a donc gagné que son combat judiciaire. Sa passion, le journalisme d'investigation, elle l'a abandonnée. «On est trop exposé», dit-elle. Parfois beaucoup trop.